



Notre

POLOGNE

revue

RÉDACTION & ADMINISTRATION
LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de l'Épée
PARIS (5^e)

mensuelle

C/C. Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Odéon : 62-10

EN POLOGNE :
Bank P. K. O. Jasna 9,
— VARSOVIE, N° 22.000 —

pour la

— ABONNEMENTS —

Les abonnements partent d'Octobre
France : 5 fr. par an
Pologne : 1 zl. 50

jeunesse

Directrice : ROSA BAILLY



UNE BELLE POLONAISE, L'ARTISTE ALMA KAR





Chers Amis, au revoir !

« *Notre Pologne* » existe depuis déjà neuf ans. Chaque mois, ses numéros apportaient à des milliers de jeunes Français des images de la Pologne. Ils en évoquaient le grand passé et le brillant avenir. Ils apportaient des témoignages de son effort présent dans tous les domaines.

Les lecteurs prenaient peu à peu conscience de ce qu'est en vérité la Pologne : un grand Etat par l'étendue, le nombre d'habitants, les richesses naturelles. Un très grand Etat par la vitalité, les dons de l'esprit, le sens de l'honneur.

Il nous paraît maintenant que « *Notre Pologne* » a rempli son rôle et qu'elle doit faire place à d'autres publications.

Au lieu de cette revue pour la jeunesse, aimable certes, mais forcément superficielle, nous donnerons désormais des études plus substantielles sur la littérature, l'art, les sciences qui florissent en Pologne, sur l'histoire et les grands hommes, sur la vie économique, l'armée, la marine...

Ces études paraîtront sous forme de brochures illustrées, à raison de cinq à dix par an.

Chaque groupe scolaire d'Amis de la Pologne les recevra à titre gracieux pour sa bibliothèque.

Cinq d'entre elles seront envoyées à chaque adhérent du groupe scolaire ayant payé aux « Amis de la Pologne » sa cotisation annuelle de 5 fr. (16, rue Abbé de l'Epée, Paris, 5^e. Compte de chèques postaux : Paris 880-96. On peut aussi envoyer des timbres en paiement). Pour l'étranger, à cause des frais de port, très lourds : 10 fr., ou un zloty cinquante.

Paraîtront en 1939-1940

ROSA BAILLY. — *Petite Histoire de Pologne* (nouvelle édition).

ROSA BAILLY. — *Histoire de l'Amitié franco-polonaise* (nouvelle édition).

La Littérature Polonaise.

LÉOPOLD STAFF. — *Poèmes choisis.*

L'Art populaire polonais.

Un grand peintre : Matejko.

La Pologne en images.

Etc.....

Ce numéro de notre revue sera le dernier.

Nous savons que « *Notre Pologne* » sera vivement regrettée, en Pologne comme en France. Elle avait beaucoup d'amis !

Mais son esprit reste, et il animera nos nouvelles publications.

Adieu à la petite revue : « *Notre Pologne* » !

Vivent la Pologne et ses Amis !

R. B.



LE CORDONNIER KILINSKI ENTRAÎNANT LES VARSOVIENS CONTRE LES RUSSES PENDANT L'INSURRECTION DE 1794

Un MUSÉE de l'ARMÉE POLONAISE à VARSOVIE

Un énorme chevalier en armure d'argent et de fer s'élançait vers moi avec son grand sabre, dont la large lame a au moins deux mètres de longueur...

De l'autre côté de la salle, un sauvage guerrier lithuanien me menace de sa lance, tandis qu'à côté de lui deux immenses combattants, vêtus de lourdes cottes de mailles et de cuirasses, luttent à mort. L'un d'eux a un manteau blanc croisé de noir. Son adversaire se retranche derrière un bouclier peint aux armes de Lithuanie.

Ainsi, grâce à l'imagination du Directeur du Musée de l'Armée, revivent toutes les époques de l'histoire de l'armée polonaise.

Voici une longue rangée d'arcs du moyen âge qui se tendaient, non pas avec la main, mais à l'aide d'une manivelle de fer et qui, grâce à un dispositif primitif, permettaient de tirer avec une grande force et une grande précision.

Dans une scène fameuse des « Chevaliers teutoniques » de Sienkiewicz, le jeune chevalier Zbyszko de Bogdaniec, voulant tuer un grand bison qui traverse la route devant lui, saisit l'arc et, grâce à sa force énorme, le bande après l'avoir appuyé à son ventre, sans employer la manivelle, suscitant l'admiration des autres chevaliers.

L'administration du Musée a donc exposé un grand arc datant du temps du roi Jagellon avec une inscription soulignant la vigueur du héros de Sienkiewicz.

« Essayez d'égaliser la force de ces chevaliers », ajoute l'inscription. C'est pourquoi les visiteurs, surtout les jeunes gens, essayent continuellement. Ils s'épuisent, suent, tournent l'arc de tous côtés, mais jusqu'ici, il ne s'est trouvé personne d'assez fort pour le tendre.

Le gardien de la salle raconte qu'on a conduit ici un des athlètes qui prenait part au match de lutte française qui se jouait justement à ce moment. L'athlète a regardé l'arme, puis il s'est retourné... et s'est mis à examiner avec grand intérêt les bannières des Teutoniques conquises à Grundwald. Jusqu'ici, donc, l'arc triomphe.

En face, se trouve sur une estrade la fameuse catapulte des Teutoniques.

Voici un cheval brun caparaçonné d'écarlate. Sur ce cheval, un magnifique housard, représentant la plus célèbre cavalerie d'Europe. Des plumes d'aigles s'agitent à ses épaules, une peau de léopard pend à son côté, des bottes jaunes dépassent ses genoux ; sous ses pieds, un sabre, un terrible glaive droit, avec lequel le housard, pendant la charge, pourfendait ses ennemis, de la tête à la selle.

Dans sa main gauche, un marteau pour écraser les casques, dans sa droite, une lance de cinq mètres avec un grand fanion amarante.

Au-dessus du housard, un grand tableau de Kossak, qui représente l'instant magnifique de la charge des housards du prince Polubinski contre les Suédois à

la bataille de Varsovie. Sur des chevaux emportés, c'est un ouragan de puissants cavaliers, penchés jusqu'aux oreilles de leur cheval.

Et en face, jeté à bas de son cheval par un coup de lance, sur son manteau blanc ensanglanté, agonise le Grand-Maitre des Chevaliers Teutoniques, Ulrich von Jungingen... Autour de lui, le tourbillon de la bataille. Les moines chevaliers se défendent avec la fureur du désespoir, et au milieu d'eux, comme un nuage de grêle, Zawisza le Noir apporte la Mort inéluctable. C'est le deuxième chef-d'œuvre du maître Kossak, « Grundwald », qui rivalise avec la « Bataille de Grunwald » de Matejko.

Voilà les canons du roi Ladislas IV. Ils ouvrent leurs grandes gueules noires et semblent fiers des jours de Smolensk. Sur les canons dorés des fusils, une inscription décorative en latin : « Vladislaus IV serenissimus Poloniae ac Suediae rex ».

Des « tougs » turcs hérissés balancent leurs poils délicats quand on passe près d'eux. Les chaudrons et les tambours d'or écarlate, sur lesquels frappaient les sauvages disciples du Prophète, éblouissent les yeux. Au-dessus d'une arme turque, est suspendue l'énorme tente du vizir conquise à Vienne par Jean Sobieski. D'une étoffe sans prix, merveilleusement brodée, elle pend à longs plis sur un faisceau d'armes suédoises.

Des drapeaux, encore des drapeaux ! Blancs avec des sabres noirs — les teutoniques — ; verts, les turcs et les tartare ; jaune-bleu, les suédois ; immenses drapeaux de Sandomir, fanions de la cavalerie de 1649, drapeau des confédérés, aigles de Napoléon, personification de l'honneur chevaleresque, signes sacrés pour le soldat.

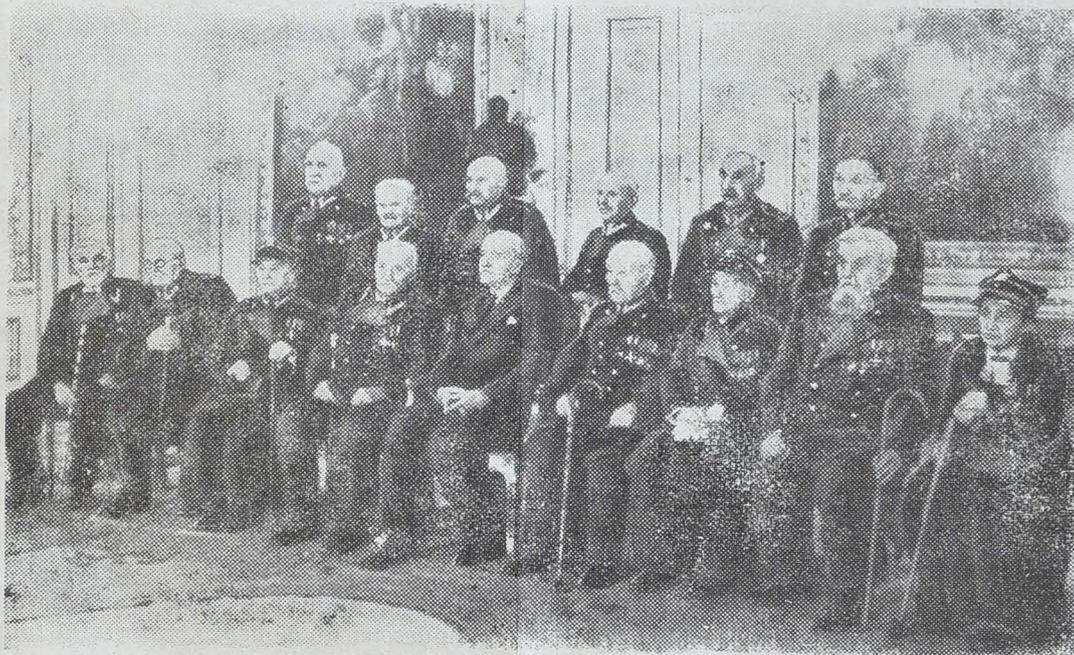
« Marche, marche, Dombrowski... » Le Légionnaire plein d'entrain frappe sur son tambour. Derrière lui, les grandes aigles de la Légion qui, pour sauver la Patrie, sont accourues de « la terre italienne ». Sur les képis noirs des soldats, le portrait du chef. Dans

une vitrine, souvenirs du héros : des décorations que Dombrowski ne portait presque jamais car il était d'une extraordinaire modestie, sauf « Virtuti Militari », son sabre, et « La Guerre de Trente ans », de Schiller, déchirée en deux endroits par les balles d'un grenadier russe. Ce livre, à la bataille de Novi, sauva la vie au général.

Voici l'uniforme de cheveu-léger du chef Bialowiejski, transformé en une passoire par les balles des cosaques, lacéré par les sabres, souvenir de la bataille de Borodino, où les cosaques lui ont tué tout un escadron de cheveu-légers. Ensuite, après l'avoir trois fois sommé de se rendre, ils l'ont lui-même assailli de telle sorte qu'on a trouvé sur lui vingt-trois blessures !

Salle de Napoléon. Blancher de marbre de la tête de l'empereur. Au fond, le tableau de January Suchodolski : l'empereur se découvre devant le troisième escadron de cheveu-légers, qui s'est rendu célèbre par son immortelle charge de Somosierra. « Polonais, les braves des braves ! », crie l'empereur enthousiasmé. Et la Vieille Garde salue, première et unique fois où les « vieux grognards » aient jugé bon de rendre honneur à une autre formation militaire. Les souvenirs, malheureusement peu nombreux, de Napoléon, sont gardés ici avec piété. Ils témoignent le culte que les Polonais ont voué à l'Empereur et les liens puissants qui unissent l'armée française à l'armée polonaise. La fraternité, scellée par le sang, est et sera plus forte que les transitoires courants politiques.

« Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le rendrai qu'à Dieu ! ». Voilà le prince Joseph Poniatowski, le manteau noir flottant sur l'épaule, qui saute dans les flots gris de l'Elster. Un portrait de lui le montre dans toute sa splendeur : en uniforme de uhlan, avec son inséparable pipe, un pantalon amarante à galons d'argent, ses immenses yeux qui brûlent : ainsi apparaissait-il quand, ayant pris le fusil d'un soldat, il conduisait comme un simple fantassin, la « hui-



LES DERNIERS INSURGÉS DE 1863

tième », parmi les aulnes de Raszyn ; ainsi, certainement, beau et sans souci, s'en allait-il à « la chasse aux Cosaques ».

Et dans la redoute de Wola, démolie par les obus, un autre héros polonais appuyé sur sa jambe de bois, le général Sowinski, défenseur de Varsovie, repousse avec mépris la proposition de se rendre. Déjà, les grenadiers russes se montrent sur les remparts ; dans un instant, les baïonnettes transperceront la poitrine du général. Le dernier canon est brisé ; le général aux cheveux gris, l'épée à la main, attend la mort. Le grand talent du peintre Kossak a immortalisé ce moment.

Les uniformes bleus de l'armée de Haller sont dans une salle où domine l'azur ; seule, une tache amarante au milieu : c'est le drapeau des Bayonnais, mis en lambeaux par les balles, entouré des photographies des membres de l'héroïque Légion, presque tous morts dans les sanglantes batailles d'Arras et de Souchez en 1915.

Le portrait du général Joseph Haller, créateur et chef de l' « armée bleue ». A côté, le grand drapeau offert au général par le pape Benoît XV, en 1918. Une riche collection de photographies illustre la vie de la brigade « de fer », et montre la cordialité des relations franco-polonaises.

Un grand portrait du soldat sans tache, Ferdinand Foch, maréchal de France, d'Angleterre et de Pologne, grand ami de la Pologne, est entouré de lauriers.

Et voilà maintenant la salle des photographies de bonne humeur. Naturellement, ce sont d'abord les

aviateurs qui apparaissent. Qui d'autre pourrait plaisanter devant la mort et conserver sa gaité au milieu du fracas des balles ?

Justement, un joyeux groupe apparaît : képis ronds mêlés à des « rogatiwki » polonaises : ce sont les aviateurs de l'escadre française de la guerre bolchevique. Ils se dressent sur le fond d'un avion brisé ; chacun d'entre eux tient à la main un verre de vin : « Le pilote est mort, vive le pilote ! » Voilà le cri de ces oiseaux intrépides.

Et dans un coin, sur un fond de drapeaux, de selles de cavaliers, au milieu des fourrures de Mourmanie, s'ouvre gaiement la gueule blanche de « Baska de Mourmanie » empaillée, la Mascotte aimée des « Mourmaniens », qui accompagna le soldat polonais, sans doute attirée par l'humeur joyeuse des jeunes braves, d'Archangelsk à la lointaine Pologne, et qui, pendant une revue passée par le Chef de l'Etat, marchait à la tête du bataillon et saluait de sa patte blanche.

Pauvre petite ourse blanche, pauvre Baska, tu devais tristement finir ! Un colon allemand te tua près de Modlin, tandis que tu allais vers lui, confiante, habituée à la bienveillance des hommes... Mais tu as une place d'honneur dans le Musée de l'Armée Polonaise, et tu resteras pour toujours dans le cœur des Mourmaniens !

Près de la sortie, quatre énormes gueules de canon tournées vers l'ouest, saluent les visiteurs. Comme si elles attendaient quelque chose...



MAISONNETTES D'OISEAUX

On aime les animaux, en Pologne !

L'Office des Jardins Publics de Varsovie a pris, il y a quatre ans, l'initiative d'organiser la protection systématique des oiseaux dans les parcs et les jardins de la Ville. Le centre de protection des oiseaux se trouve au parc Paderewski. Il reste en étroit contact avec les institutions scientifiques du pays et de l'étranger, avec lesquels il entretient une correspondance suivie.

Sur les branches d'un mélèze agitées par le vent, toute une famille de mésanges s'est installée. Sept petits becs affamés et piailleurs se tendent impatiemment vers la mère qui, avec une parfaite régularité, porte toutes les quelques secondes à sa nichée des moucherons saisis dans l'air. Sur la prairie voisine, tout un troupeau de sansonnets se promène avec une dignité impressionnante. Disposés en tirailleurs, ils éparpillent les tas d'herbe fraîchement coupée et en tirent des dizaines de petits escargots et de limaces. Après le passage des oiseaux, il ne reste plus une seule de ces bêtes nuisibles : l'herbe est nettoyée cent pour cent.

Ainsi en est-il en été. Mais l'hiver ?

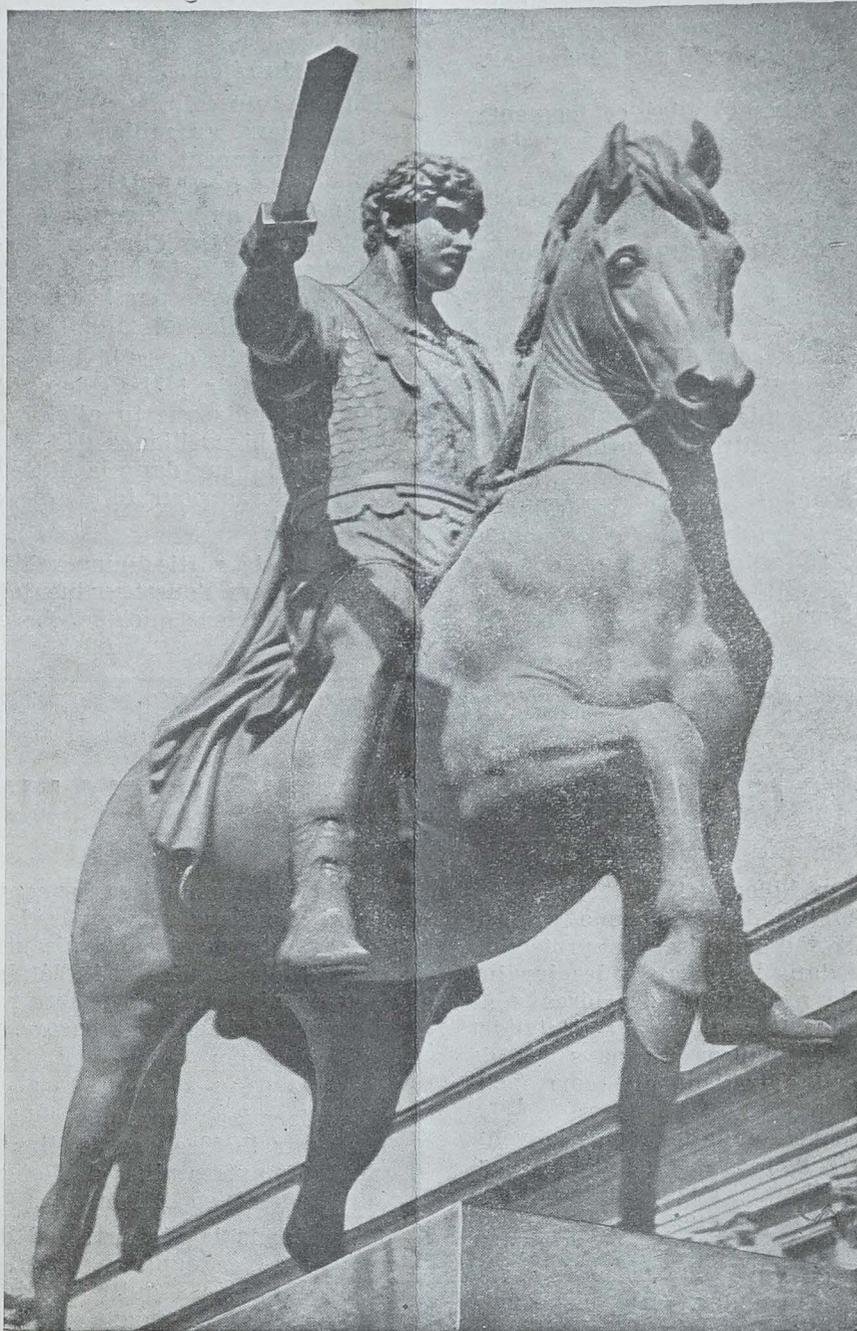
En hiver, on place dans les arbres de petites caisses dans lesquelles les oiseaux bâtissent leurs nids. Le Parc Paderewski est l'un des plus « jeunes » jardins publics de Varsovie ; aussi possède-t-il relativement

peu de ces trous qui se forment dans le tronc à moitié pourri des vieux arbres. Or, la plus grande partie des oiseaux du pays construisent leurs nids dans des trous. D'où la nécessité d'établir dans ce parc beaucoup de nids artificiels pour remplacer les nids naturels qui n'existent pas encore.

Les hirondelles nichent dans des caisses ouvertes, en forme de trapèze régulier ; les mésanges préfèrent les boîtes fermées, presque cubiques. Les observations faites par l'Office des Jardins Publics sont communiquées aux autres villes de Pologne et à l'étranger, particulièrement en Allemagne.

Examinons le nid artificiel de mésanges installé au sommet de ce sapin fourchu. Il y a un instant, la femelle affamée a quitté le nid pour chercher quelque nourriture ; le moment est donc bien choisi pour regarder à l'intérieur sans effrayer les habitants. Sur un fond de duvet et d'herbe reposent quatorze petits œufs gris-rose. Ils sont tièdes, bien abrités. Quelques pas plus loin, une autre mésange nourrit ses petits, et le mâle siffle sur une branche, « aidant » ainsi à sa façon la mère de famille.

La Section de l'Office des Jardins Publics qui s'occupe du parc Paderewski tient sous sa protection quelques centaines d'oiseaux et quarante-deux nids artificiels.

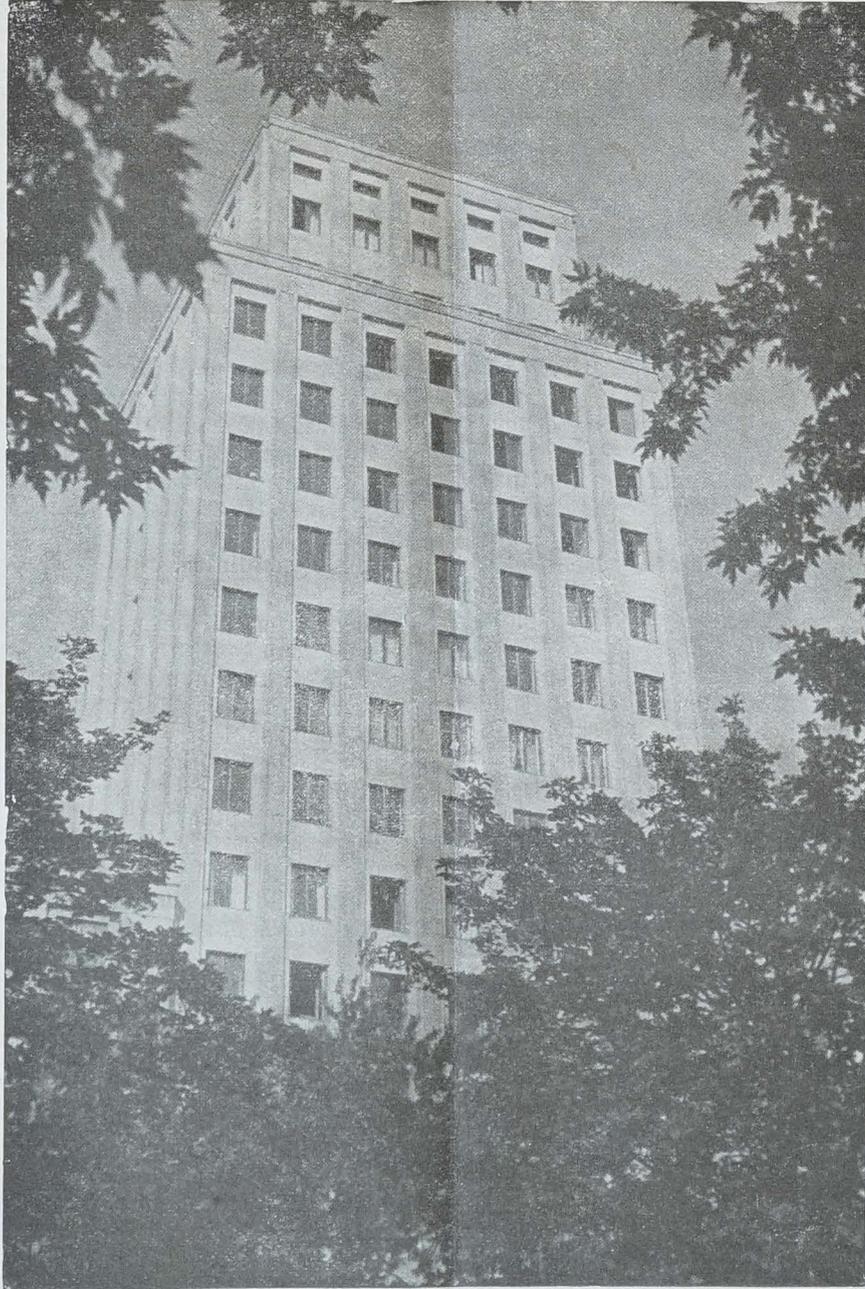


Statue de Joseph PONIATOWSKI

Exécutée en 1831 par Thorwaldsen

Le Prince Joseph, Maréchal de France, a été représenté en légionnaire romain, à la façon classique, parce que les Russes, oppresseurs de la Pologne, quand le monument fut élevé, n'auraient pas admis de voir le héros national représenté avec un uniforme polonais ou français.

SOVIE



Le "Gratte-Ciel" de Varsovie

Cet imposant édifice, construit après la Guerre, au coin de la Place Napoléon et de la rue Sainte-Croix, abrite momentanément les installations de la Radio Polonaise.

L'ÉVASION DES DIX

(Avant la résurrection de la Pologne, en 1905, sous l'oppression russe, les patriotes polonais emplissaient les prisons du tzar. Comment dix d'entre eux parvinrent à s'évader, M. Ana'ole Muhlstein nous le raconte de la façon la plus vivante dans le très beau livre qu'il vient de consacrer au Maréchal Pilsudski.)
(Plon, éditeur).

L'évasion de dix condamnés à mort de la prison de Varsovie fut à l'époque un événement sensationnel qui réjouit la population polonaise et couvrit de ridicule l'administration russe.

On était en pleine révolution et la répression se faisait de plus en plus féroce. Les condamnations à mort devenaient toujours plus nombreuses. Au mois d'avril 1906, sept membres des « organisations de combat » et trois autres révolutionnaires attendaient leur dernière heure dans la prison de Varsovie dénommée « le Pawiak ». Le verdict du conseil de guerre, ratifié par le gouverneur général, était exécutoire. Et personne ne doutait plus que le destin ne s'accomplît inexorablement.

A cette époque, les exécutions n'avaient pas lieu à la prison mais à la citadelle, où la potence était dressée en permanence. Les dix condamnés, comme l'administration, connaissaient la triste procédure et s'attendaient à chaque instant à ce que la gendarmerie vint prendre possession des condamnés pour les transférer à la forteresse. En effet, un coup de téléphone prévint le directeur de l'établissement pénitentiaire que le baron de Budberg, capitaine de gendarmerie, viendrait au cours de la nuit, pour faire son office de pourvoyeur de la mort. L'ordre était donné en même temps de préparer la voiture cellulaire. Ce message téléphonique n'excita aucune méfiance. La procédure était conforme à un long usage. A l'heure fixée, un officier de gendarmerie, impérieux, cassant, se présenta à la prison, accompagné d'un sergent et de cinq hommes, et remit un ordre écrit relatif à la livraison des prisonniers dont les noms avaient été donnés préalablement par téléphone. Pendant que l'on préparait les prisonniers à leur dernier voyage, le capitaine von Budberg attendait au bureau. Ses hommes se tenaient dans la cour.

C'était une nuit de printemps, suffisamment sombre pour qu'on ne remarquât pas la tenue des policiers, dont les baudriers n'étaient pas exactement pareils à ceux portés par la police russe. Mais calmes, disciplinés, l'air ennuyé par le service de nuit, les « policiers » s'installèrent dans le petit escalier extérieur, menant au bâtiment principal. Le « capitaine », lui, se trouvait dans une situation beaucoup plus difficile. Sa tâche était délicate. Il avait dans sa poche des ciseaux, avec lesquels il pensait couper les fils téléphoniques de la prison. Précaution, à tout hasard, fort nécessaire, pour pouvoir, en cas d'échec, se frayer une sortie, revolver en main. Pour sept hommes déterminés, la retraite, dans ces conditions, n'était pas absolument impossible. Mais comment couper les fils téléphoniques, en présence du directeur de la prison, installé dans sa chancellerie et faisant poliment des frais au capitaine ? Un officier de gendarmerie était, sous le régime tzariste, un personnage redouté ; aussi le

directeur de la prison se répandait-il en propos aimables, exprimant des regrets que « M. le Capitaine » ne se fit pas donner une meilleure voiture cellulaire par l'administration de la citadelle ; faisant remarquer que « M. le Capitaine » aurait trop peu de policiers pour escorter dix prisonniers ; proposant à deux reprises de mettre à la disposition de « M. le Capitaine » une escorte de cavaliers dépendant de la prison. Tant et si bien qu'il se fit vertement rabrouer, pour avoir manifesté une confiance insuffisante dans les subordonnés d'un officier de gendarmerie. Et comme, d'autre part, la plume avec laquelle « le capitaine » devait signer la levée d'écrou n'était pas en bon état, la mauvaise humeur de l'officier ne connut plus de bornes. Furieux, il jeta violemment par terre la malencontreuse plume et injuria le gardien de bureau. Il se sentit un peu soulagé.

Mais le temps s'écoulait avec une énervante lenteur.

« Il faut nous excuser, monsieur le Capitaine, mais c'est toujours ainsi avec les prisonniers. Ils ne sont pas pressés, eux, de partir pour ce voyage. »

Finalement, les prisonniers apparurent. On procéda à l'appel, aux vérifications d'usage. Les condamnés défilèrent devant le « capitaine » et ensuite entre les policiers, postés depuis la porte du bureau jusqu'à la voiture cellulaire.

Un des prisonniers emportait quelques livres et un peu de sucre, il ne se décidait pas à se séparer de son bien, même en partant pour la citadelle, d'où normalement il ne devait plus revenir. En passant devant le « capitaine », il laissa tomber son pauvre paquet. L'officier se le fit montrer. « Ah ! des livres... l'histoire de la Civilisation de Buckle... Oui, il peut l'emporter. »

Mais un autre prisonnier reconnut le « capitaine ». On le voyait dans ses yeux... ces regards-là sont inoubliables, tant il y a en eux de joie, d'éblouissement, de gratitude et d'admiration...

Or en réponse à son regard, le condamné vit dans les yeux du « capitaine » une telle expression de colère, qu'il comprit instantanément et poursuivit son chemin.

Enfin tous les prisonniers s'engouffrèrent dans la voiture cellulaire. Les « policiers » occupèrent leurs places. Ils étaient bien stylés. Le sergent, particulièrement, se distingua par son impeccable tenue. Il était digne de son « capitaine ».

Tout était prêt. Les larges portes de la prison s'ouvrirent. Le cocher cingla ses chevaux et la vaste guimbarde s'ébranla, se dirigeant, dans la nuit, vers la citadelle. Les événements dès lors se succédèrent rapidement. A peine fut-on arrivé dans une rue solitaire, que le sergent fit arrêter la voiture et ordonna au cocher de jeter un coup d'œil sur la roue arrière, ou quelque chose paraissait détraqué. Un tampon de chloroforme, brusquement appliqué, lui fit perdre connaissance. Un instant après, le cocher, étroitement ligoté, fut installé dans sa voiture refermée à clef, tandis que prisonniers et gendarmes se dispersaient rapidement et silencieusement.

Lorsque le lendemain matin on retrouva la voiture cellulaire et son cocher enfermé, un éclat de rire immense secoua toute la Pologne. A trente ans de

distance tous ceux qui vécurent ces heures émouvantes se rappellent encore la joie ressentie par toute la population. On se félicitait d'apprendre que dix hommes avaient échappé au bourreau, mais on était presque aussi heureux de voir la déconvenue de la police et sa fureur impuissante. On éprouvait un sentiment de réconfort à penser qu'en face du gouvernement russe, de ses soldats et de ses gendarmes se dressait toujours, imbattable, la glorieuse phalange des « organisations de combat ».

Cette évasion des dix condamnés fut certainement l'exploit le plus populaire de la clandestine armée de la révolution. L'ingéniosité des préparatifs, l'élégance de la réalisation, ce courage tranquille avec lequel les « gendarmes » risquèrent leur vie pour sauver celle des camarades, la facilité enfin du dénouement sans que fût versée une seule goutte de sang, tout cela fit que parmi tant de hauts faits de « l'organi-

sation de combat », l'Évasion des Dix demeure encore aujourd'hui l'exploit le plus admiré, le plus décrit, le plus filmé, celui enfin qui trouva l'écho le plus sonore dans l'âme populaire.

Le héros de cette aventure déjà légendaire, celui qui joua avec tant de naturel et d'audace le rôle du capitaine de gendarmerie et qui, son coup réussi, resta tranquillement à Varsovie, est aujourd'hui général de l'armée polonaise. C'est M. Jean Gorzechowski (pseudonyme : Jur). Arrêté quelque temps après, il resta six mois en prison, sans que sa participation à cette célèbre affaire du « Pawiak » eût été découverte. Nous eûmes l'honneur d'être son voisin de cellule dans la prison de Varsovie. Après tant d'années le souvenir nous est resté de l'affectueuse admiration qu'avaient témoignée ses codétenus à ce héros simple et modeste.

Anatole MUHLSTEIN,
(Extrait du *Maréchal Pilsudski*).



- L'église du Lycée -
— de Krzemieniec —
Ville natale de Slowacki



JULES SLOWACKI

Słowacki, le plus grand des poètes polonais avec Mickiewicz, demandait à Dieu, à l'âge de huit ans, « de le faire poète et de lui donner la gloire après sa mort ». Il était né en Lithuanie, à Krzemieniec, en 1809, et son père, auteur dramatique de talent, était professeur à l'Université de Wilno quand il mourut prématurément. Ce fut la mère du poète, Salomé Januszewska, qui s'occupa de l'éducation de l'enfant, lui fit faire de très fortes études classiques, et conserva toujours sur lui une très profonde influence. A dix-huit ans, Słowacki compose ses premiers poèmes, où l'on retrouve les traces de son admiration pour Mickiewicz. L'insurrection de 1830 survient quand Słowacki, accomplissant sa 21^e année, est déjà employé du gouvernement. Sa santé très médiocre — il était sans doute déjà tuberculeux — l'empêche de jouer un rôle actif. Le gouvernement de Varsovie lui confie en mars 1831, malgré son très jeune âge, une mission diplomatique qui l'entraîne à Dresde et à Londres, et bientôt la défaite des insurgés fait de lui un émigré... Lui aussi, comme Mickiewicz, erre sur les grandes routes d'Europe, en France, en Suisse, en Italie.

En 1832, à Paris, Słowacki publia trois volumes de poèmes. En Suisse, il composa *Kordjan*. Kordjan est le romantique type, on y retrouve René et Manfred, et Lara, et tous les héros échevelés qui hantaient alors les jeunes imaginations. Mais ce qui est propre à Słowacki, ce qui est vraiment polonais dans ce poème, c'est que, au moment où Kordjan désespère de tout au monde et va se tuer, une pensée lui revient au cœur, le redresse, lui rend le courage de vivre, la pensée de sa patrie... Et voici comment il en évoque le martyr :

« ...Demandez à l'oiseau qui revient de Sibérie, combien de citoyens gémissent dans les mines ? combien on en a égorgés ? combien ont été avilis et transformés en traîtres ? » Kordjan conspire contre le tsar et meurt fusillé.

Słowacki entreprit en 1836 un voyage en Grèce, en Egypte, en Terre Sainte ; il rentra par Florence où il séjourna une partie de l'année 1838 et s'installa enfin à Paris où il fit peu à peu imprimer ses œuvres.

Mickiewicz est au plus haut de sa gloire et Słowacki attend la sienne. Une brouille éclatante survint même entre eux en 1840. Ils devaient se rapprocher, plus tard, dans un même mysticisme démocratique.

Toutes les œuvres de Słowacki sont d'une inspiration grandiose, étrange, qui s'impose à l'imagination. « Anhelli », ce jeune homme qui absorbera en lui-même toutes les douleurs de ses compatriotes exilés en Sibérie, verra lui apparaître, au moment de sa mort, un cavalier qui, dans l'éblouissement d'une aurore boréale, s'écriera « Voici que ressuscitent les nations ! » Interprète de la souffrance de son pays, Słowacki compose l'« Hymne sur la mer au soleil couchant » :

Pour ne pas savoir où trouver une tombe
Mon âme est triste, Seigneur !

Il s'attache, pour ses œuvres dramatiques, aux sujets les plus sanglants, qu'il revêt des images les plus splendides et les plus neuves ; voici *Balladyna*, une paysanne, qui, pour régner, tue sa sœur, et devenue reine, tuera sa mère ; voici *Lilla Weneda*, la fille du roi Derwid, une Antigone de l'époque légendaire des Piasts, et sa sœur, la sauvage prophétesse Rosa Weneda...

Dans « *Beniowski* », qui raconte la vie d'un gentilhomme polonais au xviii^e siècle, Słowacki prévoit une Pologne nouvelle :

Elle git dans la crèche de nos pauvres cœurs,
Couchée sur les fleurs fanées et sur les cendres de
[nos rêves...]

Sur un patriotisme mystique, sont fondées les œuvres qui suivirent « *Lilla Weneda* » et « *Beniowski* ». Ce sont « *L'abbé Marc* » et « *Zborowski* », vie d'un seigneur polonais du xvi^e siècle, et surtout l'œuvre capitale du poète, « *Le Roi-Esprit* ».

Le poème devait embrasser l'histoire entière de la Pologne.

Son premier héros, tout légendaire, est le roi Popiel, un roi d'une effroyable cruauté, qui pousse ses crimes aux dernières limites pour forcer Dieu à se manifester, et aussi, pour « une idée éclatante, lumineuse », qu'il développe ainsi : « J'ai racheté cette nation au prix de son propre sang... J'ai versé ce sang à flots, mais au-dessus de ces flots, j'ai fait planer l'esprit qui méprise la mort... »

Ainsi Popiel devait, dans la pensée du poète, préparer la Pologne à subir plus tard les pires souffrances sans perdre son âme. Dans la suite de l'œuvre, devaient alterner les figures d'un saint et d'un tyran, autres Rois-Esprits, jusqu'aux temps modernes.

Après avoir vainement essayé de rentrer en Pologne en 1848, alors qu'un soulèvement avait lieu en Galicie autrichienne, Słowacki dut retourner à Paris où il arriva mourant. Son agonie se prolongea six mois encore. « Il y avait en lui quelque chose d'idéal, et il répandait autour de lui les sentiments de paix, de fraternité, d'amour. »

Il mourut le 3 avril 1849. Pendant près de 80 ans, il reposa, exilé encore, au cimetière Montmartre. En 1927 enfin, Słowacki rentra en Pologne ressuscitée, pour être enseveli aux catacombes royales du Wawel de Cracovie, auprès du grand Mickiewicz.

L. L.

LA COURONNE DE LA FÉE

Voici un extrait du sombre drame « *Balladyna* », une des scènes féeriques qui l'éclairent :

SKIERKA, *lutin*. — Regarde ! là-bas sur un rayon de soleil, voici Goplana qui s'élançe hors de l'eau ; comme la feuille mobile de l'iris des marais, le vent la berce mollement ; tel un cygne qui déploie ses voiles blanches comme neige, se balance, hésite et part. Regarde ! Regarde ! Agile et légère, elle a bondi comme un poisson, elle se suspend par ses blanches mains à la chevelure d'un myosotis, et son pied sur le cristal

des flots fait jaillir des étincelles éblouissantes. Ah ! la magicienne ! Qui pourrait dire si elle se retient à la rampe des flots, si elle se couche dans l'air, si elle est suspendue aux fleurs ?

KHOKLIK, *lutin*. — Elle porte une couronne sur sa tête... Sont-ce des fleurs ? Est-ce du jonc ?

SKIERKA. — Oh ! non, ce que tu vois sur les cheveux de la nymphe, ce sont des hirondelles endormies. Un jour, un matin d'automne, ainsi attachées par les pieds, elles tombèrent au fond d'une petite rivière : la rivière a jeté cette couronne, couronne noire comme l'ébène, sur les cheveux d'or de Goplana.

KHOKLIK. — Si tu m'en crois, sauvons-nous, mon cher Skierka. Je la vois qui s'apprête à nous donner sans retard une nouvelle besogne : il faudra tourner les roues d'un moulin, parce que le pauvre meunier n'a plus d'eau, ou bien ouïr la confession d'une guêpe paresseuse, avant qu'elle descende dans l'Enfer pour avoir volé du miel... ou bien encore teindre des plumes de paons...

SKIERKA. — Eh bien, sauve-toi ; moi, tout cela m'amuse... Les rayons du soleil ont transpercé les plumes humides des hirondelles... Elles renaissent, elles s'envolent, elles ont disparu comme une petite nuée de passereaux effarés. Notre reine haletante reste immobile.

Regarde, écoute ; elle n'ose rattacher et tresser sa guirlande dé faite ; elle ne sait comment cette couronne fanée a pu soudain renaître et d'où vient qu'elle s'envole... Goplana ! Goplana !

(Entre Goplana)

GOPLANA. — Cueille-moi des roses, Khoklik ! Ma couronne s'est envolée.

JULES SLOWACKI.

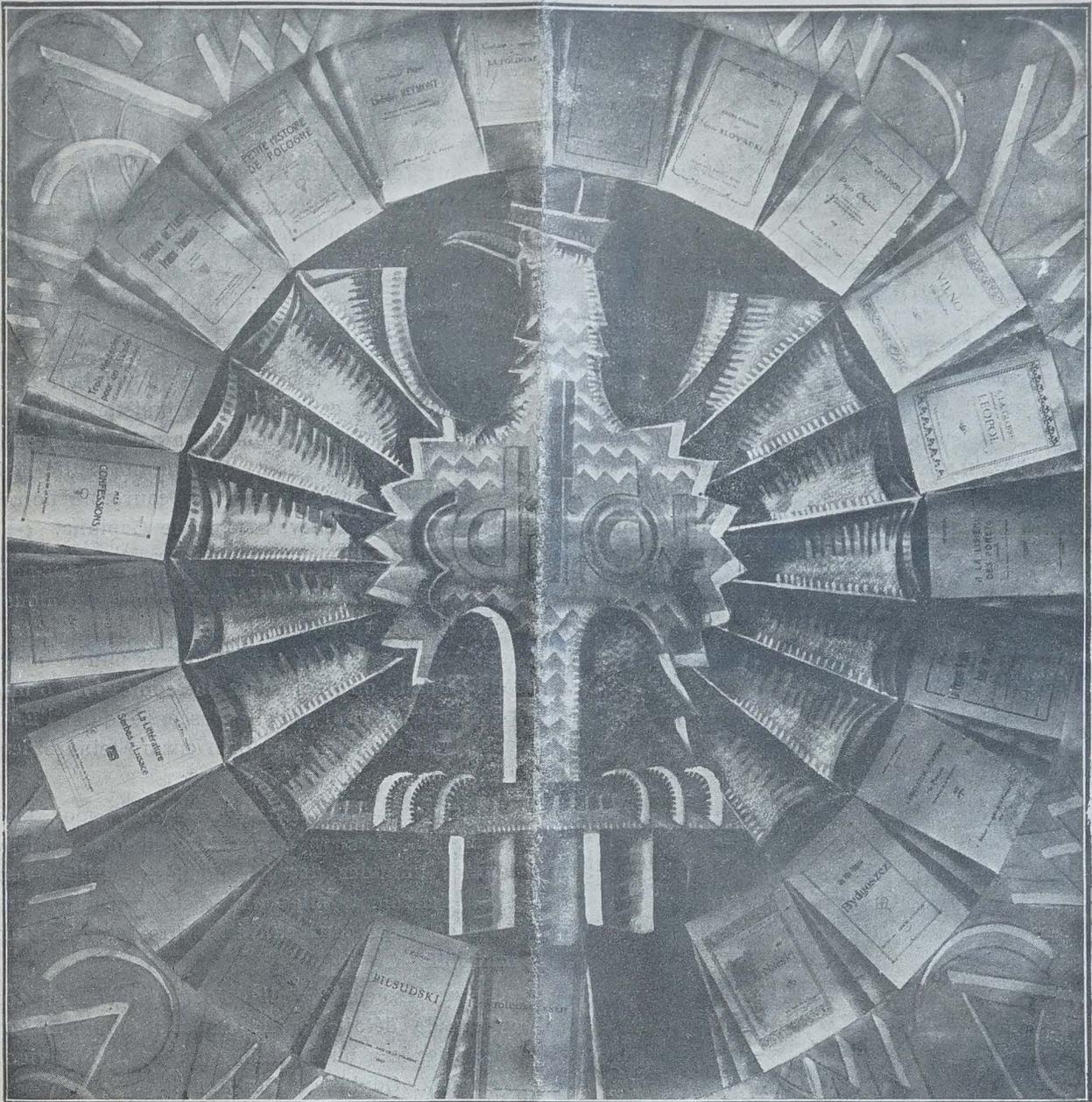
(Acte I, scène 2)

Traduction de Wenceslas Gasztowtt.



Le tombeau de Slowacki au cimetière Montmartre à Paris, d'où le poète fut exhumé pour être transporté dans les cryptes du Wawel à Cracovie.

PS



LES ÉDITIONS DES AMIS DE LA POLOGNE

Que nos lecteurs n'oublient pas qu'ils peuvent nous demander nos éditions : elles leur seront envoyées à titre gracieux, s'ils s'engagent à les faire lire autour d'eux pour toujours mieux faire connaître et aimer la Pologne, sœur et alliée de la France.

